

Journal d'un voyage dans la province d'Alger de Henri Duveyrier*

Introduction

Dominique Casajus

La gloire est parfois lourde à porter. Henri Duveyrier l'a connue alors qu'il sortait à peine de l'adolescence puis l'a traînée comme un fardeau jusqu'à ce 25 avril 1892 où, à cinquante-deux ans, il s'est livré à la nuit. Le 13 juin 1859, à peine âgé de 19 ans, il avait quitté Biskra pour un voyage saharien qui s'acheva à Tripoli le 2 septembre 1861. Sur les quelque vingt-sept mois de son voyage, il en avait passé plus de sept parmi les Touaregs Kel-Ajjer, qui nomadisaient au sud-est du Grand Erg Oriental, entre le Fezzân et les montagnes du Hoggar ; territoire, appelé Ajjer, où ils vivent encore aujourd'hui, de part et d'autre de la frontière algéro-libyenne. Le livre qu'il en a tiré en 1864, *Les Touareg du Nord*, en a fait pour la postérité l'« explorateur du pays touareg » – titre qu'il porte sur la plaque que la Société de géographie a apposée à la tombe discrète et grise où il repose au cimetière du Père-Lachaise. Le livre fut fêté, son auteur reçut la grande médaille d'or de la Société de Géographie, mais la fête fut triste. C'est que la fin de son voyage avait été dramatique. Frappé après son retour à Alger d'une maladie qui le laissa plusieurs semaines sans mémoire et sans raison, il n'eut pas la force d'empêcher son hôte, le docteur Auguste Warnier, d'accaparer ses notes de voyage et d'en commencer la synthèse. De sorte que pour celui qui lit aujourd'hui *Les Touareg du Nord*, la même question revient à chaque page : qui parle ici ? Et Duveyrier lui-même a bien dû songer quelquefois, quand la mélancolie le portait à le feuilleter, à ce qu'il y aurait dit si on l'avait laissé parler de sa seule voix.

Je sais, pour avoir comparé quelques pages du livre avec ce qui nous reste de son journal de route, qu'il est malgré tout possible d'entendre la voix de Duveyrier

* Réédition publiée en 2006 par les Éditions des Saints Calus

dans *Les Touareg du Nord*, où elle dit l'histoire d'une rencontre qui n'appartient qu'à lui. Assourdie, mêlée à celle d'un autre, elle n'est y cependant guère audible. Or, deux autres récits, écrits bien avant qu'il ne se mette en route vers le pays des Touaregs, peuvent nous permettre de l'entendre plus distinctement. Le premier a été écrit en 1854 et 1855 au cours d'un séjour à Lautrach (Bavière), le second en 1857 au retour d'un voyage dans ce qu'on appelait alors la province d'Alger. Le récit bavarois serait d'une publication difficile et n'intéresserait guère que quelques spécialistes. Il n'en est pas de même du récit algérien, dont je songeais depuis quelque temps à composer une édition critique – projet qui n'était pas allé au-delà de la rêverie – quand Cédric Malécot m'a appris qu'il se disposait à l'éditer, et même que l'affaire était déjà bien avancée. D'où mon enthousiasme quand il m'a demandé de participer à l'entreprise.

Ce récit avait déjà été imprimé, sans qu'on puisse vraiment parler d'une publication. Sous le titre de *Journal d'un voyage dans la province d'Alger*, Charles Maunoir, qui fut l'ami le plus fidèle et le légataire universel de Duveyrier, en a fait tirer cent cinquante exemplaires hors commerce, pour les offrir « en hommage intime, en souvenir de cœur aux personnes qui ont aimé Henri Duveyrier ». C'était en 1900, huit ans après la mort de l'explorateur. L'écriture de ce texte a une histoire complexe, et je vais la retracer dans la présente introduction. Je me pencherai aussi sur le journal bavarois, car ces deux documents s'éclairent l'un l'autre. Celui qui les a écrits est encore un adolescent mal émancipé de la tutelle de son père, Charles Duveyrier. Fils cadet d'un baron d'empire, Charles avait très jeune rejoint un milieu où les prétentions nobiliaires ne comptaient guère : il s'était converti au saint-simonisme. En avril 1832, lorsque Prosper Enfantin, celui que la famille saint-simonienne appelait le Père suprême, se retira avec quarante apôtres dans sa propriété de Ménilmontant, il faisait partie des élus. Sur le gilet que les cénobites devaient marquer de leur nom, il avait écrit : « Charles, poète de Dieu ». Poète, il l'était sans doute. Dans un texte écrit cette année-là, *La ville Nouvelle ou le Paris des Saint-Simoniens*, il détaillait magnifiquement, ville de pierre, de fer et de verre, la nouvelle Jérusalem qui se dresserait sur l'emplacement de Paris après la venue des temps espérés par les quarante prosélytes. Ces hommes ardents que la clôture portait à l'exaltation ne doutaient pas que l'*eschaton* annoncé par Saint-Simon allait bientôt s'accomplir. En répandant sur elle les réalisations de l'industrie, ils pareraient la terre comme on pare le visage d'une déesse, ils feraient de la Méditerranée le lit nuptial de l'Orient et de l'Occident, ils uniraient la race noire à la race blanche, ils fertiliseraient les déserts, ils les perceraient de routes... Car le désert aurait sa place dans leurs visions, et certains d'entre eux iraient bientôt vers lui : après la fin de l'épisode de Ménilmontant, Enfantin et quelques disciples s'embarquèrent pour l'Égypte, décidés à convaincre Mehemet-Ali de faire creuser « le canal-des-deux-mers rêvé par Napoléon¹ ».

À l'époque où Duveyrier fit son voyage dans la province d'Alger, les quarante de Ménilmontant étaient depuis longtemps rentrés dans le siècle, et pour la plupart

¹ PHILIPPE RÉGNIER., 2000. « Les saint-simoniens au désert : désir d'arabité et quête d'un espace prophétique au lendemain de 1830 », in *Revue des sciences humaines*, 258, 2000, p. 50.

revenus de leurs chimères. L'épisode égyptien s'était achevé, et Ferdinand de Lesseps réalisait à leur place le rêve de Napoléon. Mais beaucoup d'hommes distingués, qui ne gardaient de Saint-Simon que sa foi dans les promesses d'une industrialisation alors naissante, se réclamaient d'un saint-simonisme terrestre et pragmatique. Banquiers, industriels, publicistes, officiers, ils avaient la faveur de Napoléon III et leur influence dans les cercles du pouvoir était considérable. Prosper Enfantin, sans avoir renié les croyances dont il s'était voulu le prophète, figurait dans les conseils d'administration de plusieurs sociétés. Quant à l'ancien poète de Dieu, il partageait son temps entre la littérature, le journalisme et des aventures financières où son désintéressement enrichissait les autres et le ruina. Soucieux peut-être d'éviter à son fils ses propres déboires, il l'envoya en Allemagne à l'âge de quatorze ans pour lui faire suivre une formation commerciale.

LE JOURNAL BAVAROIS

La première année de ce séjour en Allemagne nous a valu ce que j'ai appelé plus haut le « journal bavarois ». Il s'agit d'un cahier d'une centaine de pages² dont René Pottier a déjà commenté le contenu dans la biographie de Duveyrier qu'il a publiée en 1938. Appliquant consciencieusement les lois du genre, notre biographe s'est attaché à y relever les traits censés annoncer chez le jeune homme les qualités qu'il démontrerait à l'âge adulte. On y trouve, nous dit-il, « la preuve de la bonté de Duveyrier³ ». Il n'y a assurément pas une once de méchanceté chez ce jeune homme grave et un peu triste, mais il ne faudrait pas oublier que le diariste n'écrit pas pour lui-même : « Je commence mon journal, lit-on à la première page, au moment où va se dérouler ma carrière d'homme [...]. Je le fais pour que [...] mon père et mon frère puissent savoir ce que je fais et ce que je ne pourrais pas leur écrire⁴. » Duveyrier vit donc dans ce journal sous le regard des siens, ce qui suffit à expliquer qu'il n'y montre que des sentiments avouables. Et, puis, là où Pottier voit de la bonté – elle est indiscutable – autre chose me frappe. Voici, datée d'août 1854, la première scène que rapporte le journal :

Il y avait déjà plus de deux mois que ma pauvre mère était malade d'un catharre de poitrine, dont je ne soupçonnai pas la gravité ; lorsqu'un jour, mon frère qui était externe (à la pension de l'abbé Levêque) vint me trouver les larmes aux yeux et me dit que je n'avais plus de mère, je ne voulus point le croire, hélas ! ce n'était que trop vrai. Monsieur Levêque qui se promenait en ce moment me demanda la cause de ma tristesse, je le lui dis, alors il me voulut tranquilliser avec sa bonté habituelle ; mais mon oncle Edouard⁵ arriva nous dit la vérité, et nous emmena à Passy. Mon pauvre frère pleurait beaucoup, il me faisait pitié. Nous arrivons, notre père vient nous recevoir, nous nous jetons dans ses bras et pendant quelque temps nous ne pouvons que pleurer. Enfin,

² Ce cahier est conservé dans le fonds Duveyrier-Maunoir des Archives nationales, carton 47 AP, dossier 1.

³ RENÉ POTTIER, *Un prince saharien méconnu, Henri Duveyrier*, Paris, Plon, 1938, p. 24.

⁴ Pour les manuscrits de Duveyrier, on a conservé son orthographe et sa ponctuation, souvent très défectueuses.

⁵ Edward Denie, frère de la défunte.

il nous mène au lit funèbre où était étendue la meilleure des mères, elle était étendue comme une statue d'ivoire, le sourire sur les lèvres, on l'aurait crue endormie. Je l'embrassai une dernière fois, et mon premier mouvement ensuite fut de me jeter à genoux et de prier Dieu de l'admettre au Paradis, mais insensiblement, je la priais de se souvenir de moi, elle n'avait pas besoin de mes prières, elle était au Paradis. Je descendis dans le salon, où était Mr [un blanc] qui me consola affectueusement. [...] Peu de jours après je rentrais en pension.

Admirable enfant, nous dit Pottier, qui malgré ses larmes se soucie moins de son propre chagrin que de celui de son frère cadet⁶. J'admire d'abord la lucidité. Cet enfant de quatorze ans a déjà compris quelque chose que la vie nous a tous enseignée un jour ou l'autre : le plus amer dans nos deuils est que nous y souffrons d'abord de la souffrance des êtres aimés qu'ils frappent en même temps que nous. Il y a aussi une étrange égalité de ton, même dans cette scène douloureuse. Elle tient, je crois, à ce qu'il a adopté le point de vue que les narratologues appellent « externe » : les faits sont comme photographiés, ils sont rapportés non pas tellement tels qu'il les a ressentis mais plutôt tels qu'ils ont frappé son regard. Ces moments d'affliction ont quelque chose de poignant sous la plume de l'enfant, justement parce que ce sont des *scènes*, transcrites avec juste ce qu'il faut de détails pour que le lecteur puisse les visualiser ; à lire ce récit, on se représente sans peine, comme sur une succession de photographies, les protagonistes qui mêlent leurs larmes, montent ensuite dans la chambre mortuaire, puis redescendent dans le salon que les proches commencent d'emplir. On peut aussi se représenter le corps de la mère morte, dans cette apparence ambiguë que nous laissent à l'heure dernière ceux que nous avons aimés : encore là mais bientôt en allée, souriante comme une endormie mais déjà éburnéenne.

Pottier tient beaucoup à relever les traits qui annoncent le futur explorateur, ce qui fait là aussi partie des lois du genre. Pour ma part, j'hésite un peu : un texte écrit pour les siens par un adolescent appliqué se doit de contenir quelques *descriptions*. Comme celle-ci, dans les premières pages du journal :

[25 août 1854] Genève, sur le lac qui porte son nom, me parut une belle ville. Elle est bien fortifiée et a des ponts levis aux portes. Le quai est magnifique il est propre entouré d'un parapet de pierre, et touche à un jardin public. Les batiments qui sont sur le lac consistent pour la plupart en tartanes, à larges ponts qui font le commerce. Il y a aussi des bateaux à vapeur assez beaux. Le lac est semblable à la mer, il était agité moutonnait et les vagues venaient se jeter sur le rivage avec un grand bruit. Le Rhone qui se jette dans ce lac du côté de la France en ressort à Genève il roulait des flots bleux qui me semblaient traitres. Il passe sous une partie de la ville qui est bâtie sur pilotis. J'avais vu la nuit dernière l'endroit où le Rhone se perd près du fort de l'Ecluse qui est bien fortifié.

Ce sont là des mots qu'il écrit pour son père, en s'efforçant à la bénignité. On retrouvera encore quelque chose de cette volonté de tout peindre au pastel dans les lettres qu'il lui écrira quatre ou cinq ans plus tard depuis le pays touareg. Les adjectifs dont il adoucit ses phrases donnent à la scène l'aménité de ces paysages que les

⁶ RENÉ POTTIER, *Un prince saharien méconnu*, Henri Duveyrier, Paris, Plon, 1938, p. 15.

enfants dessinent pour les offrir à leurs parents : derrière les ponts-levis qui s'étaient un jour dressés comme des « cornes terribles⁷ » face à un autre enfant sans mère, Genève lui a simplement paru « belle » et « bien fortifiée » ; des bateaux « assez beaux » y vont sur un lac où le Rhône jette des flots « bleus » qui n'ont de la trahison que le semblant. Son crayon n'est pas toujours aussi enfantin :

[25 juillet 1855] Parmi ces villages [traversés lors d'une promenade], nous en remarquâmes deux, Illereichen et Kellmitz qui sont habités par des Juifs seulement. Ils y ont leur synagogue et leur école israélite. Nous vîmes ces villages qui ont un triste aspect ; ils semblent sales, et mal entretenus, cependant quelques maisons étaient très belles, on remarquait parmi les plus belles, l'école et la synagogue, ainsi qu'à Illereichen, un édifice dont nous ignorons la destination. Les vieux Juifs sont réellement dégoûtants et vous soulèvent le cœur, je parle ici des plus pauvres (avares) ; mais j'ai vu des jeunes Juives, qui réellement sont les plus jolies personnes que j'aie vues en Allemagne (car à cause du travail les femmes sont ordinairement fort laides). Quant aux traits qui font distinguer les Juifs, il faut qu'ils soient bien marqués, puisque tous les allemands qui étaient dans la voiture pouvaient dire au premier coup d'œil : ceci est un Juif, celui-là pas.

Mobilité du regard de Duveyrier, qui passe des villageois d'Illereichen et Kellmitz à ceux qui les regardent en même temps que lui. Comme toujours il ne juge pas, simplement il rapporte, et parfois s'étonne : qu'y a-t-il donc que mes compagnons de route voient et que moi je ne vois pas ? Le regard photographique de Duveyrier est trop candide pour voir ce qui n'est pas. Ce qui se voit, en revanche, il le voit bien, et sait le rapporter. Ainsi dans cette notation, datée du 29 août 1854 : « Les paysans sont très polis et vous disent bon jour ou bon soir selon l'heure qu'il est quand il vous rencontrent. » Toujours cette attention au détail, comme dans la scène funèbre qui ouvre le journal. Rien n'est insignifiant pour le jeune diariste, et c'est justement cela qui donne à sa voix ce ton monocorde. Plus tard, dans les textes hallucinés de la fin de sa vie, tout deviendra signifiant – ça n'est pas la même chose.

Alors, un futur explorateur ? Disons qu'il démontre là des dispositions utiles à qui veut observer ses semblables. Il se serait fait romancier qu'elles lui auraient tout autant servi. En tout cas, ce regard paisible et scrutateur, cette attention aux détails même les plus menus, cette neutralité dans le ton, nous les retrouvons dans le récit publié ici.

LE VOYAGE À LAGHOUAT

Le journal bavarois ne couvre que la première des deux années qu'il a passées en Allemagne. Il s'arrête à la date du 22 août 1855, peu après cette phrase, datée du 5 août, où le sérieux a les accents de l'enfance qu'il va bientôt quitter : « J'ai lu aujourd'hui *Atala* par Chateaubriand, qui m'a semblé très bien écrit et qui est assez amusant. » Je ne crois pas qu'il ait beaucoup appris en matière de commerce durant ces deux années allemandes car ses aspirations le poussaient ailleurs. Il les a évoquées

⁷ JEAN-JACQUES ROUSSEAU, *Confessions*, in *Œuvres complètes*, Paris, Gallimard, I, p. 42.

dans une notice biographique écrite vers 1864: « Je passai un an à Lautrach près du Tyrol, puis un an à Leipzig (Saxe), où tout en suivant les cours de l'école de commerce, je prenais des leçons d'Arabe du célèbre orientaliste Fleischer, professeur de langues orientales à l'Université. Déjà alors, âgé de 16 ans, j'avais conçu le projet d'explorer quelque partie inconnue du continent africain⁸. »

Son père s'inclina et lui fournit même les ressources nécessaires pour entreprendre en 1857 un voyage d'essai jusqu'aux lisières du Sahara : guidé par le saint-simonien Oscar Mac Carthy qui plus tard aiderait Charles de Foucauld à préparer son exploration du Maroc, Henri atteignit Laghouat le 24 mars et y passa une semaine. Il marchait là, apparemment sans le savoir, sur les traces d'un autre voyageur : en juin et juillet 1853, Eugène Fromentin avait visité Laghouat que les Français venaient d'investir au prix d'un horrible carnage, et y écrivit à Armand du Mesnil des lettres qui portent le deuil d'une « ville à moitié morte et de mort violente⁹ ». C'est le récit de ce voyage que nous publions ici. Nous avons conservé le titre adopté par Maunoir dans son édition de 1900, bien qu'il soit impropre, comme on va le voir. Le portrait que nous avons fait figurer en frontispice ornaît déjà l'édition de Maunoir. Il représenterait selon Maunoir « Duveyrier à l'âge de 16 ans » ; son regard sombre, ses sourcils tendus, ses cheveux trop bien peignés, sa mâchoire butée lui en donnent presque le double, ce qui contraste singulièrement avec la jeunesse de son allure sur une autre photographie prise une trentaine d'années plus tard. Portrait sans sourire et sans joie, où l'écolier revêché qui se cabrait à Lautrach devant ses professeurs, l'adolescent qui ne voulait pas de la vie à laquelle on le destinait, et peut-être aussi l'enfant tôt mûri par le deuil, semblent être venus superposer leur image.

En réalité, ce récit n'est pas un journal à proprement parler, et le nom de « relation » que Duveyrier lui donne dans sa dédicace lui conviendrait mieux. Le voyageur l'a, en effet, rédigé après son retour d'Algérie¹⁰, aux premiers mois d'un long séjour que son père lui fit faire en Angleterre pour qu'il y perfectionne son anglais. Le voyageur avait bien tenu un journal : trente-six feuillets qui sont parvenus jusqu'à nous¹¹. Trois manuscrits conservés par le Centre des Archives nationales permettent de suivre le travail d'écriture qui l'a fait passer de ce journal à la relation publiée par Maunoir. Les deux premiers portent sur la page de garde la signature « Henri Duveyrier. Membre de la Société orientale d'Allemagne », ainsi que la mention « Londres. 27 juin 1857 » pour l'un, « Londres. Juillet 1857 » pour l'autre. Le manuscrit de juillet correspond à la version publiée par Maunoir et reprise ici ; des indications typographiques ajoutées au crayon attestent même qu'il s'agit précisément du document utilisé par l'imprimeur. Duveyrier y suit grosso modo le texte du journal, auquel il retranche quelques passages et ajoute de nouveaux développements. Le manuscrit de juin représente dans cette évolution un degré intermédiaire, déjà très

⁸ Archives nationales, carton 47 AP 1, dossier 3.

⁹ Eugène Fromentin, *Un été dans le Sahara*. Paris : Saintes Calus, 2006.

¹⁰ Le fait était resté inaperçu jusqu'à ce que madame Françoise Aujogue, chargée des fonds privés au Centre des Archives nationales, redécouvre les versions successives de ce texte dans le fonds Duveyrier-Maunoir.

¹¹ Archives nationales, carton 47 AP 3, dossier 2.

proche de l'état final ; il comporte de plus en annexe le brouillon, rédigé en allemand, d'une notice linguistique que Duveyrier a publiée en 1858 dans une revue orientaliste de Berlin¹². Le troisième manuscrit est un cahier dont à peu près une page sur deux est utilisée ; on y trouve une copie du texte de juin, qu'Henri fait précéder d'une note indiquant qu'elle a été effectuée par Pierre, son frère cadet. Il y a fait quelques ajouts après coup sur les pages restées libres. Nous sommes donc en présence de quatre documents :

- a) Les trente-six feuillets du journal proprement dit ;
- b) le manuscrit de juin ;
- c) la copie faite par Pierre du manuscrit de juin ;
- d) le manuscrit de juillet (= le texte imprimé par Maunoir et réédité ici).

D'avantage encore que dans le journal bavaois, ce récit de voyage mêle la jeunesse à la maturité, la candeur à l'assurance. Et ce dès la longue dédicace placée en exergue de la brochure imprimée par Maunoir. Nous avons gardé cette dédicace dans la présente édition bien que, ne l'ayant trouvée dans aucun des trois manuscrits, nous ne pouvons la dater. Si le fils s'y montre déférent, le voyageur sait qu'il a accédé au cercle très restreint de ceux qui se sont dépris des préjugés « qui courent en Europe ». En 1861, le retour de son voyage en pays touareg serait bien moins radieux. Cette dédicace montre en tout cas que le texte de juillet était, tout comme le journal proprement dit, destiné à être lu par son père. Au contraire de ce qu'il avait fait à Lautrach, il n'a pas cherché à se cacher de lui sous quelque code de son invention. Par contre, considérant en bon aîné qu'il y a des choses qu'on ne doit pas raconter aux enfants, il a mis deux passages hors de portée de son cadet (alors âgé de 14 ans). Le premier évoque les « mœurs faciles » des femmes de Bokhari, auxquelles le journal ne faisait qu'une brève allusion. Dans le manuscrit de juin, l'épisode est relaté un peu plus longuement, mais en allemand. Pierre n'a pas recopié ce texte allemand mais, sur la page laissée libre en regard de celle où l'on pouvait s'attendre à le trouver, Henri en a inséré une traduction qu'il introduit par cet avertissement : « Je traduis dans mon journal [= à partir de mon journal] le passage suivant, que je n'ai pas voulu que mon frère copiât, et que je réintègre à sa place. » Cette traduction est reprise à peu près telle quelle dans la version de juillet (voir page 97). L'autre passage, également rédigé en allemand dans le manuscrit de juin, ne figure sous aucune forme dans le cahier de Pierre et n'apparaît en français que dans une marge du manuscrit de juillet. Il fait suite à une notation que Henri n'a pas cachée à son frère et qui figurait dans le journal sous cette forme : « J'ai vu dans ce poste une jeune fille de 12 ans environ, qui est vraiment fort jolie, et qui a des yeux d'un brillant extraordinaire. C'est jusqu'à présent la berbère la plus jolie que j'aie vue. » En juillet, après une nouvelle version de ces lignes, Duveyrier a formulé des espérances qu'il ne pouvait décemment pas mettre sous les yeux de son frère (voir page 110).

¹² Il s'agit d'une note sur quatre dialectes berbères : HENRI DUVEYRIER, « Notizen über vier berberische Völkerschaften, während einer Reiser in Algerien nach dem Hallûla-See und nach Lagûât im Februar, März und April 1857 gesammelt, *Zeitschrift der deutschen morgenländischen Gesellschaft*, 12, 1858, pp. 176-186.

Duveyrier avait débarqué à Alger le 26 février 1857, deux jours avant d'atteindre son dix-septième anniversaire. Premiers instants de son premier voyage africain : « J'arrivai à Alger avec bien du contentement. Du bateau qui venait d'arriver dans la rade, je promenais mes regards avides sur cette ville dont j'avais tant entendu parler, et vers laquelle depuis quelque temps mes plus chers désirs s'étaient dirigés. » Promeneur, le regard grave et triste du collégien de Lautrach l'était déjà, mais je ne crois pas qu'on aurait pu le qualifier d'avide, tant la joie dont frémissent ces lignes était absente du journal bavarois. Une joie qui se double d'espérance. Le voyageur qui contemple la blancheur d'Alger se réjouit autant de ce qu'il verra bientôt que de ce qu'il a sous les yeux : « j'allais y voir des Arabes », « j'allais voir une nature nouvelle ». N'oublions pas cependant que tout cela n'a pas été écrit sur le moment. Ce narrateur avide, joyeux et plein d'espoir est la création d'un Duveyrier qui met en scène des souvenirs vieux alors de plusieurs mois. Le diariste n'avait pas été si disert : « J'ai eu une fort mauvaise traversée qui m'a fait souffrir du mal de mer d'une manière abrutissante. – Arrivé à Alger j'ai trouvé Mr Mac Carthy et Mr Clerck¹³. Je ne parlerai pas maintenant de l'impression que m'a faite la vue de cette ville ni celle que j'ai éprouvée à l'aspect des maures et autres peuples de ce pays-ci. Je garde cela pour plus tard. » La joie qu'à Londres il prête à son narrateur est-elle le souvenir de celle, « gardée pour plus tard », qu'il avait éprouvée en février ? Ou bien ne serait-ce pas plutôt parce qu'il est joyeux au moment où il écrit que Duveyrier rapporte ses souvenirs avec tant d'allégresse ? Joyeux bien sûr de savoir alors que ses espérances se sont réalisées. C'est impossible à dire : nous ne savons pas démêler si la joie que nous apporte un souvenir est le souvenir d'une joie ancienne ou la joie que nous éprouvons à le solliciter.

De fait, ses espérances auront été comblées au-delà même de ce qu'il pouvait attendre. Si, à l'en croire, il affectionnait les Arabes avant de les connaître, et si son récit mentionne les relations amicales qu'il noua avec quelques-uns d'entre eux, la rencontre qui l'aura le plus marqué semble avoir été celle d'un Touareg de son âge. Cette rencontre, écrit-il en juin comme en juillet, fut une « chance » qu'il n'avait « pas même osé espérer ». Moh'ammed Ah'med¹⁴ – car tel était son nom – avait fait le voyage de Ghat à Laghouat où Duveyrier le rencontra le 25 mars. Ikhenoukhen, le chef dont l'explorateur du pays touareg serait l'hôte trois ans plus tard, lui avait donné pour mission de « voir si les Touâreg ne pourraient pas diriger leurs caravanes sur les oasis du sud de l'Algérie, au lieu de les faire aboutir à R'dâmès où les Turcs avaient déjà une douane et à R'ât' où ils avaient l'intention d'en établir une » ; il allait en cela au-devant des souhaits de l'administration française, et, en 1860, Duveyrier serait chargé de discuter de ces questions avec lui.

¹³ Il semble qu'il s'agisse du saint-simonien Alfred Clerc, alors interprète militaire à Alger.

¹⁴ On reprend ici les transcriptions de Duveyrier. Ce *h'* est la pharyngale arabe qu'on note plutôt aujourd'hui par un *h* avec un point souscrit. En réalité, Moh'ammed Ah'med ne prononçait pas son nom ainsi. Dans la déformation qu'ils font subir aux consonnes empruntées à l'arabe (voir plus loin), la pharyngale devient chez eux une vélaire très proche de la *jota* espagnole, qu'on note aujourd'hui *kh*, *h* ou *x*.

Tout ce qui touche à Moh'ammed Ah'med a été beaucoup récrit après le retour. À commencer par son nom, qui n'est pas mentionné une seule fois dans le journal, où il n'est jamais que « le Targui ». Le 25 mars, Duveyrier avait écrit :

Le Targui est noir, sa voix est douce comme celle d'une femme ; quand il parle avec enthousiasme, il fait claquer ses doigts ; et il rit beaucoup à toutes les questions qu'on lui fait.

Ce qui devient en juin :

Sa voix est douce comme celle d'une femme ce qui fait contraste avec le timbre grossier des arabes nomades ; quand il parle avec enthousiasme il fait claquer ses doigts, et en général il rit beaucoup à toutes les questions que je lui pose.

Pour finir en juillet par :

Sa voix était douce comme celle d'une femme, ce qui faisait un singulier contraste avec les timbres grossiers des Arabes. Quand il parlait avec animation, il faisait claquer ses doigts, et il riait beaucoup à chaque question que je lui faisais (voir page 118).

Moh'ammed Ah'med cesse en juin d'être noir, et sa voix lui vaut d'être avantageusement comparé aux Arabes nomades, qui en juillet deviennent les Arabes en général. La comparaison entre Touaregs et Arabes, toujours à la défaveur des seconds, est un thème absent du journal mais qui réapparaîtra dans les écrits ultérieurs de Duveyrier. Elle s'applique ici à un détail un peu curieux, quoique pas totalement surprenant pour qui a déjà entendu des Touaregs. Cette impression de douceur provient peut-être, en effet, de la manière assez particulière dont ils déforment les mots empruntés à l'arabe. Comme ils articulent plus en avant que ne le ferait un Arabe, les pharyngales deviennent dans leurs bouches des vélaires, et tous les phonèmes postérieurs de l'arabe tendent à prendre un timbre un peu plus aigu. Quant aux consonnes antérieures, ils donnent l'impression de les prononcer du bout des lèvres, comme s'ils minaudent, une particularité perceptible encore quand ils parlent leur propre langue (elle était si accusée chez certains de mes interlocuteurs touaregs que même leurs compagnons d'âge s'amusaient parfois à les imiter pour en rire). Une telle prononciation aura frappé Duveyrier, d'autant plus que les deux jeunes gens ont conversé en arabe. J'ignore par contre pourquoi il trouve grossières les pharyngales dont l'arabe est si prodigue et que, exception faite du *h*, le touareg ignore. Mais il semble que, au moins dans la région de Tombouctou, les Touaregs pensaient un peu comme lui puisqu'un voyageur a rapporté quelques décennies plus tard qu'ils donnaient à leurs voisins arabes le sobriquet de *takhamakham*¹⁵ – idéophone qui désigne aujourd'hui le sourd roucoulement dont les danseurs accompagnent le son du tambour. Appréciation que les habitants du Mزاب leur rendaient puisqu'ils comparaient leur langue, étrange et gutturale pour eux, à celle des soldats allemands servant en Algérie dans la Légion étrangère¹⁶.

¹⁵ CAPITAINE HOURST, *Sur le Niger et au pays des Touaregs*, Paris, Plon, 1898, p. 219.

¹⁶ DANIEL GRÉVOZ, *Sahara 1830-1881. Les mirages français et la tragédie Flatters*, Paris, l'Harmattan, 1989, p. 19.

Le portrait du jeune Touareg que livre le journal ne se réduit pas à ce détail. D'une précision presque photographique (ce qui ne nous surprend pas), il évoque assez les gravures qu'on trouve dans l'ouvrage de l'Anglais Lyon¹⁷ qui avait traversé le Fezzân en 1818 :

Son habillement se compose de pantalons bleu foncé et d'une veste idem ornée de galons blancs et bleus ; de plus il a sur le côté droit une cocarde rouge en liseret bordée de blanc. Par dessus sa veste bleue, il porte un vêtement de laine blanche, nommé haouli et qui ressemblerait à peu près à un burnous court et sans capuchon où à un large haik. Il a la tête enveloppée dans un haik bleu qui lui forme une coiffure élevée, et sa figure est voilée par un litham blanc. Ses pieds sont chaussés de sandales qui sont soutenues par un appui entre l'orteil et le second doigt. Il porte au bras un anneau de corne noire.

En dehors de quelques améliorations rédactionnelles, la seule nouveauté du manuscrit de juillet (voir page 117) est la comparaison avec les anciens Gaulois, introduite dès juin. Différent des Arabes, le jeune Touareg est proche des Français, ou du moins de ce qu'ils furent. C'est là aussi un thème que Duveyrier reprendra dans ses écrits futurs.

Le 29 mars, les deux jeunes gens échangèrent des cadeaux et des promesses. La relation de cet échange n'est pas exempte d'une certaine condescendance (voir page 122). Sans doute parce que Duveyrier y épouse le point de vue des adultes qui l'accompagnaient, son guide Mac Carthy et son hôte le commandant Margueritte. Dans presque tous les passages où apparaît le jeune Touareg, le narrateur des manuscrits londoniens s'exprime, en effet, à la première personne du pluriel, signe que Duveyrier s'inclut dans un trio qu'il fait parler d'une seule voix. Les choses n'étaient pas si nettes dans le journal, où l'épisode des cadeaux se présente ainsi (mes italiques) :

Après le déjeuner, Mr le commandant fit venir le Targui dans le salon et nous parlâmes avec nous [= lui]. Il promit de m'envoyer un livre en Targui. Alors j'allai chercher mes pistolets et ma poire à poudre et je les lui offris. Il était tout confus et se confondait en remerciements. Je sortis du salon pour chercher un peu de papier et un crayon qu'ils réclamaient ; et pendant ce temps il dit au commandant : « Ce Monsieur est si bon pour moi, que j'en suis tout confus ; je vais faire chercher mon mehari (chameau de course), pour le lui donner. » *Il fallut tous les efforts de M. le commandant et de M. Mac Carthy ainsi que les miens à mon retour pour l'en détourner.* Du reste il est évident que je lui plais, par mon assiduité à venir le voir et à causer avec lui tous les matins et ma sociabilité avec les différentes nations, car il a demandé à M. le commandant supérieur de m'envoyer avec lui. Le commandant lui a répondu pour rire qu'il n'aurait pas soin de moi en route, alors mon Targui s'est fâché tout rouge.

Ici, les trois acteurs que les deux textes de Londres subsument sous un même « nous » étaient encore individualisés et parlaient chacun à leur tour ; lorsque Duveyrier se remémore la scène après son retour en Europe, il y forme avec ses compatriotes un tout indistinct confronté à un indigène plein d'une touchante ingénuité.

¹⁷ CAPTAIN G. F. LYON, *Narrative of Travels in Northern Africa in the years 1818-19. Accompanied by Geographical Notices of Soudan and of the Course of Niger*, Londres, John Murray.

La même manière de disposer les acteurs se retrouve dans la scène des adieux, dont un détail mérite d'être commenté (voir page 124) : « Ce matin, le Targui est venu prendre congé de nous [...]. Il avait avec lui une petite boîte renfermant plusieurs emplettes qu'il avait faites et qui nous firent bien rire. C'étaient des poupées pour montrer à ses compatriotes comment les Français et les Françaises sont habillés, du savon, des odeurs, des allumettes, des bougies, etc. » Voilà qui montre combien, entre Touaregs et Européens, la fascination est mutuelle. Duveyrier rapportera chez lui des pages où l'habillement de Moh'ammed Ah'med est décrit par le menu ; près de trente ans plus tôt, Lyon avait rapporté en Angleterre des dessins dont ses compatriotes s'émerveillèrent ; et aujourd'hui quelques photographes font commerce de livres au papier glacé où des hommes voilés d'indigo se raidissent pour le chaland dans des poses hiératiques et stipendiées. Moh'ammed Ah'med, lui, rapporte un article promis parmi les siens à un succès durable, si j'en crois ce que, de retour à Tamanrasset après un séjour en France, Charles de Foucauld écrivait à sa cousine le 14 juin 1909¹⁸ :

J'ai retrouvé mon ermitage en bon état, et j'ai revu mes voisins touareg ! [...] Vos poupées ont eu un résultat inattendu. Avant que je les donne, elles ont soulevé une telle admiration que je les conserve pendant quelque temps pour les montrer aux visiteurs. Il n'en est pas un, grand ou petit, qui ne demande à les voir : de sorte que me voici montreur de poupées.

L'épisode des adieux se poursuit ainsi : « Nous nous dîmes adieu, et j'espère qu'un jour les circonstances permettront que j'accomplisse ma promesse d'aller le voir dans son pays "In ch'Allah !" » Duveyrier est passé du « nous » au « je ». Il faisait chœur avec ses deux mentors quand il riait des emplettes de Moh'ammed Ah'med ; quand il parle du voyage qu'il espère faire un jour – en adulte –, il parle en son seul nom.

Le jeune Touareg ne réapparaît pas dans les écrits ultérieurs de Duveyrier, si bien que nous ne saurons pas si les deux jeunes gens se sont revus. Nous ne saurons pas non plus à quoi pouvait ressembler le « livre en targui » que Moh'ammed Ah'med se promettait de donner à son ami français (voir page 122). Duveyrier recevra effectivement sinon un livre du moins des feuilles recouvertes d'écritures en touareg, mais ce n'est pas un garçon qui les lui donnera : à la date du 7 septembre 1861, le journal de son voyage en pays touareg porte cette notation : « Je reçois dans la gaïla des visites de Tekiddout et de sa sœur Chaddy [...]. Tekiddout m'écrit sur une feuille de papier ses pensées qui n'étaient pas tout à fait orthodoxes ; nous restons un bon moment à blaguer, tout à fait en petit comité¹⁹. » J'ai retrouvé cette feuille dans le fonds Duveyrier-Maunoir des archives nationales et, de fait, ce que j'ai pu en déchiffrer ne manque pas d'espièglerie.

Si la rencontre avec Moh'ammed Ah'med occupe en juillet l'essentiel des pages consacrées à Laghouat, Duveyrier y a aussi mis au net quelques évocations de l'oasis

¹⁸ CHARLES DE FOUCAULD, *Lettres à Mme de Bondy. De la Trappe à Tamanrasset*, Paris, Desclée de Brouwer, p. 183.

¹⁹ HENRI DUVEYRIER, *Journal de route de Henri Duveyrier publié et annoté par Ch. Maunoir et H. Schirmer*, Paris, Augustin Challamel, p. 195.

esquissées dès le journal (voir page 114). Fromentin lui aussi avait parlé des jardins de Laghouat, disant sa surprise « d'y trouver beaucoup des essences d'Europe, pêchers, poiriers, pommiers, abricotiers, figuiers, grenadiers, puis des vignes, et dans de petits carrés cultivés, la plus grande partie des légumes de France, surtout des oignons²⁰ ». Mais pour le reste, quelle différence de ton entre le peintre-écrivain et l'apprenti voyageur. Fromentin allait dans une ville que la soldatesque avait ravagée l'hiver précédent, la jonchant de cadavres en nombre si grand qu'une nuée de vautours et de corbeaux l'avait survolée un mois durant, et qu'il lui arriva encore de voir des restes humains saillir sous le sable. Tout cela, Duveyrier l'ignorait sans doute, Moh'ammed Ah'med aussi. Innocence de la jeunesse, mais pas seulement. Héritier en cela de la candeur des saint-simoniens parmi lesquels il avait grandi, l'explorateur du pays touareg ne renoncerait jamais à voir dans la colonisation une entreprise fraternelle, la rencontre prometteuse de l'Occident et de l'Orient. Que la colonisation ait été une rencontre, on ne peut le nier, mais elle se faisait les armes à la main, réalité amère à laquelle Duveyrier semble être resté aveugle. Il ne savait pas combien l'armée française avait été brutale à Laghouat ; plus tard, il ne comprendrait pas pourquoi les Touaregs qui l'avaient accueilli chaleureusement à une époque où ils n'avaient encore rien à craindre de la France, étaient ensuite devenus si méfiants et si hostiles. Il les aimait, il n'avait qu'estime pour leur culture et même pour leur religion, mais il n'avait pas compris que ceux qui l'avaient envoyé auprès d'eux voulaient en faire des sujets et non des amis. Il y en aurait encore bien d'autres après lui, généreux et candides comme lui et comme les cénobites de Ménilmontant, pour entretenir semblables rêves de fraternité, en oubliant que leur réalisation supposait au préalable la fin du cauchemar colonial.

LE TOMBEAU DE LA CHRÉTIENNE

Un dernier épisode du récit demande encore à être commenté. Il s'agit de l'un des rares passages où le narrateur, cessant de promener sur ce qui l'entoure le regard tranquille que nous lui connaissons depuis Lautrach, ferme les yeux et se prend à rêver. La scène se passe le 1^{er} mars, alors que le voyageur ne s'est pas encore mis en route vers le Sud. Le saint-simonien Auguste Warnier, qu'il retrouvera cinq ans plus tard en de bien tristes circonstances, l'a accueilli pour quelques jours dans sa propriété de Kandouri, près de Tipasa. Une promenade l'a conduit au pied d'un monument connu alentour comme le *qbur er-rûmiya* (« tombeau romain », c'est-à-dire « tombeau chrétien ») – une expression dont les Français du cru ont tiré au prix d'une faute de traduction le nom de « tombeau de la Chrétienne » sous lequel il est célèbre aujourd'hui encore. Et la vue de ce « monument qui avait été témoin de bien des révolutions » le plonge dans une longue rêverie, qui lui fait parcourir les siècles avant de le conduire à des pensées plus personnelles (voir page 72) : « Je me demandais ce que faisaient mon père, mon frère et ma sœur, tandis que moi, venu en pèlerinage au pied du tombeau des anciens rois du pays, je reportais avec bonheur mes pensées vers

²⁰ Fromentin 1857 : 216.

le foyer paternel. C'était un dimanche, et il était déjà tard ; probablement mes parents étaient réunis à table et parlaient de moi, et cette communion d'esprit me rendait heureux. »

Rien dans le journal n'annonce ce passage, qui a déjà sa forme à peu près définitive dès le manuscrit de juin. Duveyrier se contentait d'y livrer une brève description du mausolée, que les manuscrits de Londres n'ont pas retenue, et dont un article allemand qu'il a publié l'année suivante a repris une version abrégée. Le narrateur est bien loin de ce qu'il dit avoir sous les yeux. Loin dans le temps d'abord. Les humbles habitants de la campagne environnante ne sont plus qu'un peuple barbare dont l'isole ce que lui sait et qu'eux ne savent pas. Dans ces lignes apparemment innocentes et au demeurant fort belles, on retrouve comme un condensé de l'état d'esprit des Français qui, Oscar Mac Carthy et André Berbrugger en tête, commençaient alors à mettre au jour les antiques vestiges dont l'Algérie était si riche. Les siècles de présence arabe qui les séparaient de l'objet de leur quête n'étaient pour eux qu'une parenthèse à refermer. Il en serait bientôt de même pour Monseigneur Lavigerie, archevêque d'Alger à partir de 1867, qui caresserait l'extravagant espoir de ressusciter l'ancienne gloire de l'Église d'Afrique. Duveyrier lui-même, dans *Les Touareg du Nord*, lorsque son regard parcourra la suite des siècles, se portera directement, par-delà un millénaire d'islam, sur les temps antiques dont il croira avoir trouvé quelques souvenirs parmi les Touaregs. À nouveau, ce sont les adultes dont il est entouré qui parlent dans son texte ; et cette fois tout simplement parce qu'il a oublié de regarder. Parce qu'il a fermé ses yeux.

Puis, de la gloire abolie des royaumes engloutis, ses pensées se tournent vers sa famille, lointaine elle aussi, mais seulement dans l'espace, et le ton se fait alors tout autre. Lui qu'*Atala* avait « amusé » deux ans plus tôt s'est peut-être souvenu ici de ces monuments évoqués par Chactas, « dont on ignore l'origine et qui sont l'ouvrage d'un peuple maintenant inconnu²¹ ». Mais le tableau familial dont il s'enchantait ensuite est à mille lieues des lugubres soupers de Combourg. Il faut dire que, insoucieux des rangs et des états, dépensier, industriel et doux, Charles Duveyrier s'opposait en tout point à celui que le mémorialiste d'outre-tombe appelle « Monsieur mon père ». Faut-il croire au bonheur que le narrateur dit éprouver à cette communion ? Le journal de Lautrach s'ouvrait sur la mort de la mère ; on la retrouve ici, ou du moins on sent son absence, dans ce foyer *paternel* à la chaleur duquel le fils éloigné vient en pensée se réchauffer. La scène invite aux mêmes questions que celle de l'arrivée à Alger : souvenir d'une émotion ou émotion du souvenir ? Pays natal de la mère défunte, l'Angleterre où il écrit ces lignes est sans doute aussi brumeuse que l'était Tipasa quand il y contemplait le tombeau de la Chrétienne, et comme à Tipasa Duveyrier y est loin du foyer paternel. À Londres aussi, ses yeux se ferment et peut-être s'embuent.

²¹ FRANÇOIS-RENÉ DE CHATEAUBRIAND, *Atala René*, Paris, Garnier-Flammarion, 1964, p. 91.

AUTRES VOYAGES

Ce voyage à Laghouat ne fut, à vrai dire, qu'une petite excursion, faite sous la direction d'un mentor, et où on l'a vu entouré d'adultes dont la voix ne se distinguait pas toujours de la sienne. Dans l'esprit de Charles Duveyrier, cette escapade de six semaines était seulement destinée à satisfaire un caprice qu'il espérait passer. Une fois la chose faite, il s'empessa de refermer cette parenthèse africaine et d'envoyer son fils en Angleterre. Seulement voilà, l'adolescent avait du caractère, et il finit par amener son père à ses vues. La note biographique citée plus haut se poursuit ainsi²² :

En 1857 je fis en Algérie un voyage de trois mois [six semaines en fait], jusqu'aux premières oasis du désert. [...] Je passai ensuite une année en Angleterre (ma mère était anglaise), me perfectionnant dans l'anglais. Là je fis la connaissance du grand explorateur de la Nigritie Heinrich Barth²³, dont je devins l'élève et l'ami, ce que je suis resté jusqu'à sa mort. Je n'oublierai jamais la part qui revient au docteur Barth dans le succès de mon exploration du Sahara. Il y a contribué par ses conseils, ses enseignements, ses encouragements et une circulaire arabe qu'il rédigea à l'adresse de tous ses amis africains, près desquels je pouvais me trouver pendant le cours de mon voyage. [...] En 1858, je complétais à Paris mon éducation en suivant des cours particuliers de botanique, de taxidermie, de minéralogie, au Muséum ; de météorologie auprès de M. Renou²⁴ président de la société météorologique de France ; d'astronomie sous la direction de Yvon Villarceau²⁵, à l'Observatoire.

Et, le 1^{er} mai 1859, il se remit en route pour un grand voyage qui cette fois, il n'en doutait pas, serait le sien. Le voyage fut sien, c'est un fait, quelle que soit la part prise par la coterie saint-simonienne dans sa préparation, mais nous ne saurons pas ce qu'il en aurait écrit à son retour si une autre voix ne s'était pas mêlée à la sienne. De toute façon, même dans ses écrits de jeunesse, on a vu que sa voix n'est pas impure de tout mélange : le collégien de Lautrach parle pour son père et son frère, parfois en se cachant d'eux ; le voyageur de Laghouât dédie à son père un récit où des adultes pleins de certitudes parlent en même temps que lui, et cache à son frère de petits secrets d'adolescent. Plus tard, bien plus tard, après la mort de son père survenue en 1869, Duveyrier a parlé seul dans ses écrits. Mais son esprit avait alors été enténébré par l'espèce d'hallucination qui allait peu à peu l'égarer. C'est que, ne soupçonnant pas combien les Touaregs s'effrayaient de l'expansion française au Sahara, il lui fallait bien s'expliquer d'une manière ou d'une autre leur croissante hostilité aux voyageurs qui se risquaient dans leur pays. Et il pensait avoir trouvé : pas de doute, ils étaient travaillés par la propagande de la Sanûsiyya, une confrérie musulmane à laquelle il prêtait une puissance et une malveillance infinies. Dans le journal d'un court voyage qu'il fit en 1883 jusqu'à Tripoli pour enquêter sur les couvents de la confrérie, on le voit scruter les regards, interpréter les silences, s'alarmer de vétilles où il croit voir d'obscures menaces. Comme autrefois pour ses compagnons d'excursion à Illereichen

²² Archives nationales, carton 47 AP 1, dossier 3.

²³ Bien qu'Allemand, Heinrich Barth avait effectué son voyage pour le compte de l'Angleterre.

²⁴ L'astronome Émilien Renou fut l'un des fondateurs en 1852 de la Société météorologique de France.

²⁵ Il s'agit du saint-simonien Antoine Joseph François Yvon Villarceau (1813-1883), ingénieur et astronome.

et Kellnitz, ce que des yeux candides ne savent pas voir lui était devenu visible, et les fantômes suscités par son imagination apeurée s'étaient mis à danser sous ses yeux. Pour alerter ses contemporains, il publia en 1883 une brochure fiévreuse, dont l'historien Jean-Louis Triaud a fait une analyse à la fois sévère et compatissante²⁶ : *La confrérie musulmane de Sîdi Mohammed ben 'Alî Es-Senoûsî et son domaine géographique, en l'année 1300 de l'hégire – 1883 de notre ère*. Il avait bien changé depuis les jours heureux où il s'attendrissait de la voix douce et féminine de Moh'ammed Ah'med, où Tekiddout et Chaddy l'amusaient de leurs espiègleries.

Il eut pourtant l'occasion de faire de nouveaux voyages. En 1885, le ministre de la France à Tanger l'invita à l'accompagner sur ce qu'on appelait les chemins des ambassades, c'est-à-dire les routes que les représentants des puissances étrangères devaient emprunter pour se rendre dans les capitales du sultan. Cette excursion n'ayant guère été à ses yeux qu'une aimable promenade, il aurait bien voulu la prolonger par une course plus ambitieuse. À son retour à Tanger, il songea donc à rejoindre l'Algérie par la terre, ce qui aurait fait de lui le premier Européen à traverser de part en part la montagne du Rif. Il dut y renoncer : inquiets pour sa sécurité, les guides qu'il avait pressentis se récusèrent. Il fit une seconde tentative l'année suivante, cette fois à partir de l'Algérie. Mais à son arrivée sous les murs de Melilla, les Espagnols l'empêchèrent d'aller plus avant.

En 1888, quand le ministre de la France lui fit entrevoir pour l'année suivante la possibilité de se joindre avec d'autres Français à une tournée que le Sultan allait faire dans le Rif, il accepta avec empressement. Déjà, il retrouvait ses enthousiasmes de jeune homme, faisait la liste des équipements à prévoir, s'assurait le concours des Algériens qui l'avaient accompagné en 1886, rêvait à la grandeur de ce qu'il allait réaliser. Mais l'affaire ne se fit pas. Il ne serait pas l'explorateur du Rif. Il eut plus tard l'espoir d'être envoyé pour une mission d'exploration au Bornou mais un contretemps vint retarder ce projet-là aussi. Au début de 1891, en effet, le gouverneur de Tripoli dont l'accord était indispensable pria les autorités françaises de patienter : sachant les Français et les Anglais en compétition dans la recherche d'avantages commerciaux auprès des princes bornouans, il venait par amitié pour la France d'interdire la traversée de ses États à un Anglais qui voulait se rendre au Bornou, et ne pouvait décemment pas l'accorder aussitôt après à un voyageur français. Duveyrier ne désespérait cependant pas : « On me dit que l'année prochaine la situation sera autre et le voyage possible », rapportait-il à Maunoir le 25 février 1891. Et il ajoutait : « qui vivra verra ». Il ne verrait pas.

Un autre explorateur avait été plus heureux que lui. Le 23 mai 1884, celui qui s'appelait encore le vicomte Charles-Eugène de Foucauld de Pontbriand atteignait la ville frontalière de Lâlla Maghnia, au terme d'un voyage de plus de onze mois à travers le Maroc. Se faisant passer pour un Juif chassé de Russie par les persécutions, il avait voyagé en compagnie d'un grand connaisseur du Sahara que Duveyrier avait

²⁶ JEAN-LOUIS TRIAUD, *La légende noire de la Sanûsiyya. Une confrérie musulmane sous le regard français (1840-1930)*, Paris, Éditions de la Maison des sciences de l'homme, I, chapitres 19 et 20.

autrefois reçu à Sèvres : le rabbin marocain Mardochée Aby Serour. En 1885, quand la Société de Géographie de Paris décerna sa médaille d'or au jeune vicomte, Duveyrier était le rapporteur de la commission d'attribution. Entre le lauréat de 1864 et celui de 1885, ce fut le début d'une affection dont quelques lettres gardent la trace. Une affection douloureuse. Quand, en janvier 1890, Foucauld quitta le siècle et se retira à la Trappe, je crois bien que Duveyrier ne fut pas loin de se sentir abandonné. Le 25 avril 1892, lui aussi quitta le siècle. Et le monde.